

FANNY LA ROZA

*Même en
novembre*



Fanny La Roza

Même en novembre

© Fanny La Roza, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0763-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Lettre 1 – Saint-Marmurat, 16 novembre

Je suis née le jour des morts. Ma mère est morte le jour de mon anniversaire.

La boucle est bouclée. Sans doute certains goûteraient l'ironie là où je vomis la douleur.

Il y a quatorze jours, j'ai eu cinquante-huit ans. Je suis montée chez maman pour partager un thé, recevoir un baiser parfumé de cet éternel mélange de Nivea et de L'Air du temps. Elle était là, elle m'attendait. Elle m'a attendrie quand, montant les marches, je l'ai découverte assoupie sur une chaise de la cuisine. J'allais devoir la réveiller doucement pour partager ce moment ensemble, et fêter mon anniversaire.

Elle était morte.

Je ne sais pas depuis combien de temps. A-t-elle cessé de vivre en se demandant pourquoi je ne venais pas plus vite ? S'est-elle vraiment assoupie ? Est-elle morte en dormant ? J'ai mille questions et personne ne peut calmer cette tornade qui me transperce. Personne ne sait et cela m'est insupportable. Les médecins sont comme n'importe qui, ni omniscients ni surpuissants. Comment puis-je vivre avec ça, ces questions, et avec l'intuition destructrice que la Mort a choisi cette date pour me délivrer un message ? Je sais que je ne le peux pas. Je ne suis pas assez forte. Je n'ai jamais été assez forte.

Ma mère est morte emportant avec elle ce qui me définissait aux yeux du monde. Le but de mon existence, ma place, ma raison d'être.

PREMIÈRE PARTIE

Lettre 2 – Saint-Marmurat, 18 novembre

Mes enfants,

Je m'engage dans l'écriture d'une lettre sans savoir si je la finirai. J'ignore ce que je veux, ce que je peux. Je suis emplie de douleur, d'un acide qui me troue et qui me noie. Une seule envie m'anime : me foutre sous un camion. J'ai cinquante-huit ans, j'ai perdu ma mère et je me sens comme l'instant de mes neuf ans où je suis tombée dans l'eau froide, de très haut. C'est le souvenir sombre sur lequel je trébuche toujours. Celui qui me replonge dans la honte de moi, et la douleur d'avoir perdu quelque chose par ma faute.

Je cherchais la rivière, sur ce terrain que mes parents avaient acheté pour nos dimanches à la campagne. Je courais entre les arbres sombres, le sol d'octobre était humide et mousseux. Je voulais cueillir ces petites fleurs jaunes qui ne poussent que sur la rive, et les offrir à ma mère, qui me suivait plus doucement, souriant et me criant au loin que ces fleurs ne vivaient qu'au printemps, que ma quête était vaine. Je m'entêtais. Je voulais lui offrir ces fleurs et la voir fière et heureuse. Soudain, j'ai glissé, j'ai dévalé la pente jusqu'à l'eau. Elle était trop loin pour me voir me noyer. Ce qui promettait d'être un tendre moment de bonheur est devenu la source de tous mes cauchemars d'enfant et d'adulte. J'ai vécu la peur immense d'être sur le point de mourir seule, abandonnée, en ayant échoué.

J'ai survécu grâce à un tronc flottant et à la petite barque que le voisin avait eu la bonne idée de mettre à l'eau quelques minutes avant, pour aller pêcher.

Je suis habitée par cette sensation depuis quatorze jours. Je me demande si la vie, ce jour de mes neuf ans, ne m'a pas épargnée pour mieux m'arracher le cœur avec la même méthode féroce, près de cinquante ans plus tard.

Je suis née le 2 novembre. Mon entrée dans le monde s'est faite le jour de l'année où l'attention de tous est tournée vers leurs morts. Comme une erreur de

calendrier. J'étais attendue pour le 31 octobre, mais quelqu'un là-haut a dû avoir envie de s'amuser un peu dans la morne atmosphère de l'automne : et si on faisait une blague ? Ce serait cocasse d'animer un peu la maternité quand tout le monde prépare une visite au cimetière ! Ma naissance est le résultat d'une cynique plaisanterie.

Personne n'aime novembre. Novembre est humide, froid, gris, long. Il nous éloigne définitivement de toute possibilité d'été indien et nous sépare encore des réjouissances de Noël. Il est une agression de l'épiderme et du moral.

Je suis née dans le mois le plus sombre du calendrier, le jour le plus triste de l'année et j'ai été accueillie dans la déception provoquée par mon sexe. Une autre fille. Mon départ dans la vie ne pouvait s'envisager sous des auspices moins encourageants. Comme pour imprimer ce triste élan, mes parents m'ont choisi un prénom haïssable. Paulette. Même pas un vrai prénom, un diminutif. J'avais quelques heures et je portais déjà un bagage lourd comme la honte et la peur de gêner.

Pour confirmer que le bonheur n'avait pas sa place dans mon existence, moins d'un an après ma naissance, la vie et mes parents se sont chargés de sceller ce mauvais départ. Une sœur est née, la troisième. J'avais onze mois. Je suis une enfant du milieu. Ajoutez ça à la liste. Je ne peux pas être heureuse.

Depuis mon enfance, je le sais : nous, les enfants du milieu, avons paraît-il toujours cette même conviction douloureuse. C'est d'ailleurs pour cette raison que vous n'êtes que deux. Ma petite sœur, encore une fille, a pourtant, eu le droit, elle, d'avoir sa place privilégiée. Elle était la petite troisième, la dernière tentative de mes parents d'avoir un fils, mais sa naissance marquait aussi le début d'autre chose. Il n'y aurait pas de garçon dans cette famille. L'impatience de mes parents avait laissé place à la sagesse et à l'acceptation. Nous étions trois. Il y avait l'aînée et la petite dernière. Et moi. Je n'ai pas eu assez de temps pour engranger une dose suffisante d'attention exclusive. Très vite s'est interposée entre ma mère et moi une plus petite, une plus fragile dont il fallait s'occuper. Je n'étais qu'un bébé, mais je n'en avais plus les faveurs. Une autre en avait davantage besoin que moi. Cette absence de place particulière a marqué ma vie entière :

« Les deux grandes, vous mettez le couvert et vous débarrasserez. »

« On sort ce soir, mais les deux petites, vous restez à la maison. »

J'avais perdu, à chaque fois. Je déteste le milieu. J'ai grandi, le temps ne m'a

pas laissé d'autre choix. Je n'ai eu de cesse de guetter l'amour dans les yeux de mes parents, de chercher ma place, une marque d'attention.

Je me souviens d'avoir longtemps pleuré à la fin d'un été. J'allais entrer au collège et j'avais envie de soigner ma tenue pour cette étape importante. Il était convenu par une sorte d'habitude que personne ne remettait en cause, que j'héritais des vêtements de ma sœur aînée. De ses chaussures, de son cartable, de tout ce qui ne lui allait plus (ou prétendument plus, s'il lui prenait l'envie du neuf). J'avais observé sans jamais me plaindre, que ma petite sœur en revanche, au motif de l'usure et des changements de mode, obtenait fréquemment des habits neufs, choisis pour elle. Un soir, je me suis assise sur les genoux de mon père qui somnolait dans l'attente que notre mère nous ordonne de rejoindre nos chambres. Le moment était peut-être mal choisi, mais, enhardie par la certitude d'avoir toujours été raisonnable, j'ai osé lui demander une nouvelle robe pour la rentrée. Sa voix, sa réponse, son geste, tout m'a mise à terre. D'un ton empreint d'une lassitude mêlée d'agacement, il m'a répliqué : « Je ne sais pas pour qui tu te prends mais tu vas à l'école, ce n'est pas un défilé de mode ! » et m'a poussée littéralement de ses genoux. Je suis tombée au sol, sans qu'il ne me laisse le temps ni l'envie de tenter de rester digne. J'ai senti alors mes joues mouillées, sans oser les essuyer. Mon nez s'est trouvé rapidement saturé, mais je ne devais pas renifler, je craignais d'attiser l'impatience de mon père. Il m'a fallu user de tous mes talents d'enfant invisible du milieu pour rejoindre ma chambre sans l'importuner davantage. Je n'ai plus jamais rien réclamé.

J'ai essayé, vraiment, avec toute l'énergie de l'enfance, de croire que je valais quelque chose. Personne n'a cherché à m'aider dans cette quête. Puis l'accumulation de mes espoirs déçus m'a intimé de faire cesser cette douleur régulière. J'ai fini par renoncer, pour m'épargner davantage de malheur, pour me protéger.

Ce n'était sans doute pas encore assez. Vers la fin de mon année de seconde, j'avais seize ans et quelques amies. Il m'était interdit de parler aux garçons et j'avais acquis, au fil des années, la sagesse de ne pas risquer de désobéir à mon père. Au retour à la maison, un samedi, ma mère et mes sœurs marchaient devant, tandis que mon père et moi avancions plus lentement, derrière. Au détour d'une rue, quelques mètres au loin, j'ai aperçu Loïc, qui partageait ma classe au lycée. Je lui ai fait un signe de la main, dans un élan naturel de simple politesse. Dans un élan symétrique, j'ai vu la main de mon père s'abattre sur ma joue. Sa force était telle que le coup m'a fait l'effet d'une plaque d'acier brûlante sur ma peau. J'ai vacillé et fini par me retenir au capot d'une voiture stationnée

sur le côté. Je suis relevée aussitôt, mue par une tentative dérisoire de sauver les apparences, me retenant de toucher ma joue. Pourtant ma tempe cognait dans un rythme sourd et saccadé. Loïc ne bougeait pas. Il se tenait droit au milieu de la rue, bouche ouverte, effaré. Mon père avait quitté la scène, mais quelques instants après, sa voix s'est fait entendre depuis la cour de notre maison, m'ordonnant de rentrer aider ma mère à équeuter les haricots. J'ai aperçu les lèvres de Loïc bouger ; j'ai craint soudain qu'il me parle et que mon père l'entende. Sa colère aurait redoublé. J'ai rapidement signifié à mon camarade de se taire. Il a mimé « Je suis désolé », puis s'est hâté de partir. Je ne pensais alors qu'à la honte cuisante qui m'accompagnerait au lycée le lundi suivant.

Vous n'avez pas cette image de mon père, pas si violente, je le sais. Et bien sûr, il n'était pas un homme méchant, mais il était animé d'une inflexible exigence, convaincu que notre avenir ne se bâtirait qu'à raison d'efforts infinis, de rigueur. Il visait pour nous l'excellence mais la petite fille que j'étais ne voyait que le manque douloureux de douceur et de preuves d'amour.

Je me relis et m'imagine que vous pourriez penser que ma jeunesse a été malheureuse. Je me relis et je me dis la même chose. Pourtant, ma conscience d'enfant n'a jamais établi ce constat définitif, même dans les moments les plus éprouvants que je vous ai racontés. Certes, je mentirais si je disais que je n'ai jamais, sur mon couvre-lit à grosses fleurs bleues, senti mon cœur se serrer et mes larmes couler, sans raison apparente. Maintes fois, j'ai été submergée par des flots de chagrin, mais quel enfant ne traverse pas ces épreuves ?

Je me demande pourquoi il ne nous est pas permis de conserver un peu de la magie de l'enfance, cette éternelle confiance dans le fait que les moments tristes sont des passages, et que la norme est un état calme, sinon de bonheur, au moins de sérénité. Que devient cette croyance que nous sommes nés avec cette sorte de garantie que tout ira bien ?

Je vous laisse, mes enfants, je dois aller préparer quelque chose pour le déjeuner de votre père qui ne va pas tarder à rentrer. Il a toujours peu de temps le midi, vous le savez. Tout doit être prêt quand il arrive. Je me trouve bête, à vous écrire en cachette et à vous parler comme si vous étiez devant moi. Pourtant, je me laisse faire par mes doigts et mon modèle préféré de stylo à bille. Tous les deux, complices inattendus de mon chagrin, s'entendent pour extirper les mots de mon cœur lourd. Je reprendrai cette lettre plus tard.

Lettre 3 – Saint-Marmurat, 27 novembre

J'ai mal, tout le temps. La nuit ne m'apporte aucun répit. J'ai tardé à reprendre cette lettre. Mille fois en pensée, j'ai pris la résolution de la brûler, mais quelque chose m'a retenue.

Les chiffres bleus du réveil de votre père m'indiquent qu'il est 4 h 09. Il ronfle.

Je me lève avec ce papier qui ne quitte jamais ma poche, passant selon les heures, de celle de mon pyjama à celle de mon pantalon. Je rejoins mon perchoir, cette mezzanine qu'il m'a construite au-dessus de votre salle de jeux, devenue entre-temps une chambre d'amis. Sous pente, mon refuge, ma cachette. Le chat, dans ses dernières heures de vie, y avait élu domicile, c'est bien une preuve du calme que l'on y trouve.

Les derniers jours ont duré des mois, denses et collants comme une pâte de guimauve écœurante. J'ai cru ne jamais pouvoir m'en dépêtrer. La mairie, le notaire, les assurances, la banque, les impôts... Mourir ne suffit pas. Perdre sa mère n'est pas assez douloureux, il nous faut l'effacer, supprimer les preuves administratives qu'elle a vécu. Comme de son vivant, c'est moi qui dois me charger de tout. Je suis dans une sorte de tunnel. Je n'en sortirai qu'une fois rayée chaque ligne de la liste que m'a fournie le notaire. Je suis obligée de sortir et c'est une épreuve. Quelle violence que de devoir affronter le monde qui continue son mouvement, qu'aucune mort n'entrave. Devoir expliquer pourquoi je suis là devant cet agent, ce conseiller, cet étranger à qui je dois confier la mort de ma mère. Quelle impudeur ! C'est à chaque fois un coup de lame de plus dans la plaie. Je m'occupe de liquider la succession. Encore un mot monstrueux. Je suis en apnée, sur un tapis roulant, je m'exécute, le plus vite possible, pour ne pas laisser les émotions jaillir d'un interstice. Ne pas réfléchir, ne pas respirer, n'être qu'un bloc compact réduit aux simples fonctions vitales. La rue agressive, les sons, les mouvements erratiques me font peur, je me sens comme dans un manège qui ne tourne pas rond. Mais je dois en finir avec ces formalités. Ce mot aussi me fait horreur. Des formalités... Alors qu'à chaque document, chaque déclaration, j'ai le sentiment d'ajouter de la terre sur le cercueil, d'ensevelir un peu plus ma mère.